

truction lui semblait de peu d'importance. Le meurtrier, se disait-il, n'aura pas hésité à s'emparer des cinquante mille francs qui manquent. Tactique vulgaire, mais qui ne réussit que trop souvent et qui a déjà causé des erreurs judiciaires.

Mais en songeant que sa mère pouvait être complice de l'exécrationnel forfait, Gérard sentait son front s'inonder de sueur froide. Cette crainte l'empêchait d'agir, le paralysait.

Que faire, d'ailleurs ? Pouvait-il accuser, sans preuves, le lieutenant-colonel de Vandières, sur de simples présomptions qui peut-être, seraient anéanties par l'enquête ?

Mais l'enquête ? qui la ferait ?

L'idée que sa mère pouvait être inquiétée par la justice réduisait Gérard à l'impuissance. Il se bornait à observer son beau-père, qui avait loué à Menus une superbe habitation et s'y était installé avec sa femme. Or, toutes les remarques ne lui prouvèrent qu'une chose, l'affection profonde des deux époux. Ils s'aimaient, et cela depuis leur jeunesse ! Mais alors pourquoi ne s'étaient-ils pas mariés ; quels motifs les avaient séparés et comment Marguerite avait-elle pu accepter le nom du baron de Savenay ?

Gérard ne possédait aucun élément pour élucider cette question. Rien ne devait le mettre sur la piste du formidable chantage exercé par son père sur l'infortuné Genissieu.

— Si je ne puis rien contre eux, conclut-il, je dois au moins réparer l'erreur de la justice ; je ferai évader Jordanet, je le rendrai à sa femme, à ses enfants.

Audacieux projet dont l'accomplissement exigeait tout d'abord l'adhésion de l'intéressé lui-même ; il fallait se mettre en rapport avec Jordanet, et cela sans se nommer.

Première épreuve qui aurait pour résultat d'approfondir le caractère du condamné, de déterminer son degré de moralité. Donc un auxiliaire discret et dévoué était indispensable. Où le trouver ?

Gérard pensa à Mascarot, le fidèle employé de son père, l'homme de confiance de la banque de Savenay.

On a vu plus haut le résultat de leur entrevue : non moins infâme que Lemajeur, Mascarot avait insinué au fils de la victime que sa mère pouvait être l'auteur du forfait.

Un soir que Gérard s'était attardé chez sa mère :

— Je viens, lui dit-il soudain, de prendre une grande résolution.

M. de Vandières lisait. Il posa son livre et écouta. Le ton étrange du jeune homme l'avait impressionné. Ce fut à lui que Gérard s'adressa :

— Mon colonel, dit-il, pensez-vous quelquefois à cet homme qui avait malgré son crime, excité si étrangement votre intérêt et celui de ma mère, à ce Jordanet, qui expie au bagne le meurtre de mon père ?

Et comme Maxime, interdit, ne trouvait pas un mot à répondre à cette question si extraordinaire pour lui :

— Il est certain, poursuivit Gérard, que vous avez, ainsi que ma mère, manifesté de la pitié à l'égard de Jordanet et de sa famille. N'est-ce pas, mon colonel ?

Marguerite devint pâle et tremblante. Elle entrevoyait quelque malheur. Et il y eut un nuage dans les yeux de M. de Vandières.

— Pourquoi cette question, fit Maxime, et à quel propos ?

— C'est que le souvenir de cet homme ne me quitte pas. Je me rappelle avec quelle émotion véritable il suppliait ceux qui l'accusaient, avec quelle surprise non jouée il accueillit son accusation, à laquelle il ne voulait pas croire, avec quel emportement, avec quelle colère il se défendit.

— Où veut-il en venir, se disait Marguerite ?

— Et je me demande aujourd'hui si vraiment cet homme était coupable.

— N'oubliez pas Gérard, que cet homme a été condamné... par la justice... et que sa victime était votre père !

— Non, je ne l'oublie pas. S'il s'agissait d'un étranger, d'un autre que mon père, je n'aurais sans doute nul souci de cette condamnation, mais il s'agit de mon père, et les protestations d'innocence de cet homme, de ce condamné me vont droit au cœur. S'il avait dit vrai, pourtant, s'il y avait eu là une erreur terrible, comme la justice en commet parfois.

— Rarement, bien rarement.

— Il ne s'écoule pas une année où la justice ne se trompe, monsieur. Vous le savez aussi bien que moi. Quelques-unes de ces erreurs, lorsqu'elles sont reconnues, amènent des scandales retentissants. D'autres, qui avaient entraîné des pénalités moins graves, restent inconnues du public.

— Roman que tout cela, Gérard, presque toujours.

— Vous êtes donc convaincu de la culpabilité de Jordanet, vous, mon colonel ?

— J'en suis persuadé.

— Ah ! Quant à moi, l'intérêt que je porte à Jordanet ne doit point vous surprendre, car il avait fini par exciter la compassion de ma mère elle-même. Des mois ont passé depuis ce drame, mais les souvenirs en sont bien précis dans ma tête. Je me rappelle fort bien que ma mère prétendit que mon père s'était tué, qu'elle ne voulait

jamais croire au meurtre. Il devenait tout naturel qu'elle s'intéressât à Jordanet, n'a-t-elle pas clairement marqué l'intérêt qu'elle lui portait ? Dès lors, quoi d'étonnant à ce que, de mon côté, je m'inquiète du sort de ce malheureux ?

— C'est un intérêt bien platonique, Gérard, s'il ne se manifeste qu'en paroles.

— Patience, mon colonel, je vais essayer de passer des paroles aux actes.

— Quelles sont tes intentions, mon fils ? demanda Marguerite, tremblante.

— Mon projet n'est pas encore bien arrêté. Lorsqu'il le sera, je te le ferai connaître. Auparavant, permets-moi de t'adresser une question.

— Parle !

— Tu croyais jadis à l'innocence de Jordanet, tes actes l'ont prouvé, y crois-tu toujours maintenant ?

Le cœur de Marguerite se serra et elle se sentit devenir si faible qu'elle eut peur de s'évanouir. Qu'allait-elle répondre ?

Maxime, prit d'inquiétude irraisonnée, la regardait.

L'homme qu'elle savait innocent, puisqu'elle-même se croyait coupable, aurait-elle le triste courage de l'accuser de nouveau, devant son fils. Mais si elle ne l'accusait pas, Gérard, fort de son appui moral, rechercherait la vérité.

Et qui sait s'il ne la découvrirait pas ? Il arriverait jusqu'à sa mère, peut-être... horreur !

D'un mot elle pouvait empêcher cela. " Jordanet est coupable ! " Qu'elle le dise, et Gérard, sans doute, s'inclinera devant cette conviction.

Mais elle n'ose plus. Elle sent que déjà sa faute est trop grande, puisqu'elle laisse cet homme au bagne.

Adviennent que pourra ! qu'importe l'avenir ! Si jamais Gérard, dans la poursuite de son rêve, découvre la vérité, il sera toujours temps, pour Marguerite, de mourir ! Et elle répond, résolue, mais pourtant sa voix est bien tremblante :

— Ma conviction est restée la même.

— Tu crois que ce pauvre homme n'a pas assassiné mon père ?

— Je le crois !

— Ce serait donc un acte de justice que de le sauver.

— Une réparation nécessaire.

— Mais ce n'est pas tout. Il resterait à trouver le coupable.

— Oui, là seulement se terminerait la mission que tu te serais donnée.

— Et celui-là, il faudrait le livrer à la justice.

Elle inclina la tête, les yeux fermés.

Gérard étendit la main, pour un serment, et avec énergie :

— Eh bien, je le jure devant toi, mère, et devant vous, mon colonel, je jure que je réhabiliterai Jordanet et que je châtierai le coupable.

Il sortit. Il était temps que se terminât cette pénible scène. Marguerite était faible et tout près de s'évanouir. Et Maxime, qui n'avait cessé de l'observer, disait :

— Comme vous êtes émue ! Comme vous êtes pâle ! Pourquoi ?

Elle évita de répondre, et d'un pas rapide, essayant de ne point chanceler pour ne point se trahir, elle rentra chez elle. Maxime réfléchissait.

— Chaque fois que l'on parle de Jordanet devant ma mère, son émotion devient étrange. On disait qu'elle est mourante... son front se charge de sueur... ses lèvres sont blanches... Et sur son visage si doux... aux traits si fins... il y a comme une épouvante, une angoisse terrible qui l'étreint, qui l'étouffe. Pourquoi ? Pourquoi ?

Marguerite passa plusieurs jours dans une tristesse morne. Heureusement que Maxime, très occupé en ce moment par son service, était presque toujours absent.

Marguerite évitait de parler à son fils, même de le voir. Parfois, seule ainsi, il lui semblait que sa raison s'en allait. Elle ne ressaisissait plus bien ses pensées. Des mots sans suite, sans idées, s'échappaient de ses lèvres. Et c'était à peine si l'entrée inopinée de quelque domestique la faisait revenir à elle, en lui imposant silence.

Ses nuits étaient sans sommeil. Ou si elle s'endormait, c'était pour entrer dans des cauchemars qui la laissaient terrifiée, en sueur, toute tremblante. Et quand elle se réveillait ainsi, elle se demandait avec angoisse :

— Ai-je parlé ? N'ai-je pas laissé échapper mon secret ?

Malgré ses efforts pour paraître gaie, lorsque Maxime était auprès d'elle, celui-ci devinait ses préoccupations secrètes, sans en comprendre les motifs. Et il l'observait.

Elle s'en apercevait — car toute son intelligence était en éveil pour ne se point trahir — et c'était un perpétuel combat, lui pour savoir, elle pour cacher.

Combien durerait ce combat mystérieux ? Comment se terminerait-il ? Par la mort ? à force de tortures ? Par la folie ? à force de terreurs ?

Une nuit, elle parut ainsi se réveiller, se dressa dans son lit et